

Claude Adelen, un monument de la poésie française

Découvert par Elsa Triolet, consacré par le Prix Louis Aragon

Poète et critique, Claude Adelen, né en 1944 à Paris, traverse plus d'un demi-siècle de vie littéraire française avec une fidélité rare à la poésie. Découvert par Elsa Triolet (épouse du poète Louis Aragon) en 1969 dans « Les Lettres françaises », il a publié depuis une douzaine de recueils, parmi lesquels *Bouche à la terre* (1975), *Légendaire* (1977) et *L'homme qui marche* (Flammarion, 2015), finaliste du prix Kowalski.

Membre du comité de rédaction d'Action Poétique dès 1971, il a contribué par ses chroniques à La Quinzaine littéraire, La NRF et Europe, tout en publiant des essais rassemblés notamment dans *L'émotion concrète*. Enseignant de lettres en région parisienne avant de s'établir à Montpellier, il a succédé à Jean Joubert à la présidence de la Maison de la Poésie de Montpellier (2016-2018), après lui avoir rendu hommage lors d'une lecture en novembre 2015. Figure discrète mais essentielle, Adelen poursuit depuis le sud une œuvre où pensée et émotion demeurent indissociables. Le travail de Claude Adelen n'est pas purement théorique ou académique, mais vise à réveiller une conscience.



ŒUVRES

Ordre du jour (1968, Pierre Jean Oswald) est le premier recueil de Claude Adelen. Cet ouvrage pose les bases d'une écriture lucide et tendue, où la parole poétique s'affronte à la réalité quotidienne et politique. Entre lyrisme et contestation, le poète y cherche un ton juste, engagé, sans complaisance, qui annonce déjà la vigueur critique de toute son œuvre.

Bouche à la terre (1975, Action poétique). Recueil fondateur, *Bouche à la terre* explore la relation de l'homme à la matière, à la terre et à la parole. Le poète s'y incline vers le monde, cherchant dans la chute, la boue et la poussière la vérité du vivant. L'écriture, âpre et resserrée, y devient un geste de résistance et d'ancrage.

Légendaire (1977, Les Éditions réunies). Avec *Légendaire*, Adelen approfondit la tension entre mémoire collective et expérience intime. Le livre tisse un chant fragmenté où l'histoire, le mythe et le réel se confondent, réinventant une légende moderne fondée sur la perte et le recommencement.

Marches forcées (1985, URSA). Dans ce livre, la poésie devient une traversée contrainte du monde et du langage. Le poète y dit la fatigue et la persévérance, le mouvement imposé par le temps, la marche comme figure de l'existence — à la fois épreuve et nécessité.

Intempéries (1989, Ipomée). Ce recueil étend la portée de la parole d'Adelen : le climat, la pluie, les vents y deviennent des forces symboliques. *Intempéries* médite sur la fragilité du corps et des mots face aux violences du monde, cherchant une voix tenace dans la tourmente.

Le Nom propre de l'amour (1995, Le Cri). Texte plus intérieur. Il interroge les liens entre identité, amour et langage. Adelen y travaille la voix amoureuse comme lieu de déchirement et d'énigme : dire l'amour, c'est déjà en perdre le nom.

ŒUVRES

Aller où rien ne parle. Un choix, 1996-2000 (2001, Farrago). Cette sélection de poèmes offre un condensé de la période la plus épurée de l'auteur. *Aller où rien ne parle* explore le silence, la disparition du sens, et le chemin du poème comme marche vers l'inconnu — une manière de se tenir au bord de la parole.

Soleil en mémoire (2002, Dumerchez). Couronné du prix Apollinaire, il interroge le souvenir et la lumière. Entre mélancolie et renaissance, le poète tente de sauver par l'écriture ce qui s'efface, transformant la mémoire en source ardente et fragile.

D'où pas même la voix (2005, Dumerchez). Prix Louise-Labé. Dans cet ouvrage, Claude Adelen poursuit la réflexion sur la disparition. Adelen y explore les zones où la parole échoue, les marges du langage et du silence, tout en conservant une intensité émotionnelle rare.

Légendaire. 1969-2005 (2009, Flammarion). Cette anthologie, prix Théophile-Gautier, rassemble plus de trente ans de poésie. *Légendaire. 1969-2005* trace la cohérence d'un parcours où la parole s'éprouve comme lieu de résistance, d'amour et de lucidité, entre matière du monde et souffle intérieur.

Obligé d'être ici (2012, Obsidiane). Dans *Obligé d'être ici*, Adelen médite sur la présence et l'appartenance. Être au monde devient un devoir, parfois une contrainte, mais aussi une chance d'éprouver la densité du réel. Le poète s'ancore dans le présent, tout en le questionnant sans relâche.

L'homme qui marche (2015, Flammarion). Dernier grand recueil à ce jour, l'ouvrage prolonge la métaphore de la marche comme condition de l'homme et du poète. Le mouvement devient éthique : avancer malgré tout, dans la douleur, la lucidité et la fidélité à la parole poétique.

EXTRAITS CHOISIS

EXTRAIT 1

... corps ventilé, un monument,
à la gloire de sa courte durée il
commémore l'été l'heure sans événement,
dressé préfigure une autre construction,
un silo de vocables ! et laisse – effroi,
jouissance -, à travers lui s'écouler le monde
en ruisseaux cueilleurs d'éclairs
et jours qui dansent sur les sources
entre les feuilles. L'allant des choses entrant
aux chambres d'échos pleines de coups
sourds frappés dans l'épaisseur rouge ...
(Obligé d'être ici , EXTERIEUR JOUR)

EXTRAIT 2

... sous la paroi de peau, rien encore
de langage, le physique seul. Profil
de guetteur adossé : les pieds vont à la terre
et de là dans les arbres, oisive, la tête
aux oiseaux un peu partout dans l'espace
au soleil en allée voix du réel (voies) divisées,
harpes, gongs des lointains
ces abois ces coqs, ces cris d'alouette
à l'aplomb des toits du cimetière, caveaux
des maîtres des champs, tirelire
des morts. Soufflerie salubre ...
(Obligé d'être ici , EXTERIEUR JOUR)

EXTRAIT 3

... s'il fallait ! sans fraîcheur aux pieds, sans rien
d'héroïque, ou qui chanterait, son ombre
sans rumeur de souffle, sans souvenir
de feuillage, d'oiseaux ou rivière
qui déploierait ses branches. Sans les signes
d'adieu que firent les bras. La table rase,
un trait d'encre rageur une rature
sans réplique. On fut parfois cette ombre planante
à l'aventure sur les hectares, un cerveau
de nuages, sur l'écriture qui passèrent
et, fugaces, s'en sont éloignés, se sont défaits ...
(Obligé d'être ici , EXTERIEUR JOUR)



Elsa Triolet, compagne de Louis
Aragon de 1928 à sa mort

EXTRAIT 4

... ventilation des heures, mémoire
en veille. Formes qui se défont et traversent
tes feuilles ou faces noircies. Porte entre
ouverte de corps. Effluves de sourires
et nuages sans fin qui s'inventent,
nouveaux visages. Te défaire
de toi ? Courir après ce qui s'enfuit. Il y a
ce qui ne te lâchera plus, ta défroque,
ton « grand œuvre », ta dépouille lyrique,
époque de poésie qui t'oblige
à toujours être là. Tu auras beau faire ...
(Obligé d'être ici , EXTERIEUR JOUR)